
Alexandre Najjar, *Les derniers Phéniciens*

Veronica Amadessi



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/8752>

DOI : [10.4000/studifrancesi.8752](https://doi.org/10.4000/studifrancesi.8752)

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 709

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Veronica Amadessi, « Alexandre Najjar, *Les derniers Phéniciens* », *Studi Francesi* [En ligne], 156 (LII | III) | 2008, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 12 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/8752> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.8752>

Ce document a été généré automatiquement le 12 janvier 2021.



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Alexandre Najjar, *Les derniers Phéniciens*

Veronica Amadessi

RÉFÉRENCE

ALEXANDRE NAJJAR, *Les derniers Phéniciens*, in *Nouvelles du Liban*, Paris, Magellan et Cie, 2007 («Miniatures»), pp. 94.

- 1 L'écrivain libanais Alexandre Najjar, auteur de plusieurs romans et récits en langue française, raconte à travers cette nouvelle l'expérience d'une plaidoirie. Dans le berceau de la civilisation qui donna l'alphabet au monde, le narrateur se souvient des personnages qui ont peuplé son enfance à Tyr, figures pittoresques parmi lesquelles les pêcheurs ont occupé une place importante. L'histoire commence par un triste constat: «J'habite une ville meurtrie dont je n'ai jamais su calmer la souffrance». L'explication de cette phrase arrive tout de suite après les souvenirs d'enfance: les souvenirs plus récents, eux, sont liés aux pillages mafieux, à la guerre, aux bombardements. La dernière guerre est toute récente, elle remonte à l'été 2006. Lors de ce dernier conflit avec Israël, les pêcheurs se sont retrouvés presque ruinés à cause du blocus maritime et de la marée noire provoquée par le déversement d'essence des centrales sur les côtes libanaises. Les anciens amis d'enfance du narrateur, «les derniers Phéniciens» lui demandent alors de plaider leur cause, de les défendre pour ne pas mourir faute de ne pas pouvoir pêcher. L'avocat choisit de présenter son plaidoyer à la télévision qui ne le transmettra pas. Voilà que resurgit le sentiment d'impuissance exprimé au début du récit, la conscience de ne pas pouvoir aider une ville terrassée par toutes sortes de souffrances, et la déception qui s'ensuit. Dans un style lucide, dans une prose cadencée, privée d'ornements, où des phrases en arabe se mêlent à la langue française, l'auteur esquisse un petit tableau de la société libanaise contemporaine, en associant au sort des gens ordinaires le souvenir d'une grande nation. Nous avons là encore un hommage à

une ville et à la vie quotidienne dans une région où la guerre n'a pas réussi à tout détruire.